

La maison, un espace incarné

Jean-Paul Kauffmann, journaliste français enlevé au Liban par le Hezbollah en 1985, a été retenu trois années en otage, emprisonné, longtemps enchaîné, menacé de mort. Dans l'année qui suit sa libération, conscient de la césure que cet épisode traumatique a opéré dans sa vie, il se débarrasse de la maison de campagne familiale, trop chargée, dit-il, des souvenirs heureux de la « vie d'avant » désormais révolue, et fait l'acquisition, dans les Landes, d'une maison isolée. Une grande bâtisse, depuis longtemps inhabitée, entourée d'un vaste espace herbeux et boisé. Il y vit en grande partie seul durant une année entière, le temps des travaux – qui ne l'intéressent pas - dans un étrange entre-deux : un moment lui permettant la ré-habitation de son corps, la ré-incorporation de soi et de ses cinq sens qui ont été sclérosés par la captivité. Cet entre-deux spatial et temporel est aussi une période permettant à la maison de *s'incarner* et de devenir véritablement « maison », *house* et *home*, pour lui. Dix-huit ans plus tard, il raconte cet épisode troublant dans un très beau récit : *La Maison du retour*. (Paris, Gallimard, 2007).

Mon hypothèse sera la suivante : habiter, c'est entretenir une relation intime, incarnée, sensible et sensuelle avec le lieu. Mais pour pouvoir habiter la maison, il faut aussi habiter son corps. Sinon, on *n'habite pas la maison*, on *habite dans une maison*. « Le sens psychique de la maison s'étaye sur la construction psychique du corps propre » écrit la psychanalyste Isée Bernateau dans *Vue sur Mer* (Paris, PUF, 2018). Comme le montre l'expérience de J.-P. Kauffmann, il ne s'agit pas d'une simple question chronologique ou spatiale, mais de l'expérience sensible et symbolique d'un incessant processus de va et vient, entre le monde objectif et le monde subjectif, assez proche de ce que Winnicott désigne comme « l'espace transitionnel », cette zone intermédiaire où réalité intérieure et vie extérieure se conjuguent, et dont la maison porte à jamais la trace.

Nous voici à des années-lumière du programme proposé par le philosophe Heidegger dans sa conférence de 1951: « Bâtir, Habiter, Penser ». La construction de la maison n'est pas le préalable nécessaire à l'habitat, comme va le montrer, sans trop se prendre au sérieux, ce petit tour en images présenté dans le Power Point ci-joint.

Certes, au commencement, pour chacun d'entre nous il y eut ceci : cette expérience d'une parfaite osmose du corps et de son habitat douillet. **Photo 1. L'embryon.**

L'atterrissage dans le monde réel peut être violent. Il y a des maisons rendues difficilement habitables par la misère. **Photo 2. Mc Cullin, Bradford 1978.**

Ou encore des maisons devenues totalement inhabitables sous l'effet des bombardements, comme cet immeuble londonien dont les murs ont disparu. **Photo 3. Mac Cullin, Finsbury Park, Londres, 1958.**

Mais il y existe aussi – et c'est peut-être pire - des maison pimpantes qui ne sont que des lieux de la mort programmée. Telle est par exemple l'habitat petit-bourgeois que Rudolf Höss, Commandant du camp d'extermination d'Auschwitz, a fait construire juste à côté du camp pour lui-même et sa famille. **Photo 4. La Zone d'intérêt, Jonathan Glazer, 2023.**

Tels ont été aussi des camps d'internement français de Vichy, dont l'aspect parfois faussement anodin ne doit pas tromper. **Photo 5. Camp d'internement de Vichy – Jargeau (Loiret).**

Il peut arriver cependant que certains, précurseurs sans le savoir d'Heidegger, s'imaginent que, pour habiter, il faudrait d'abord construire. Grave erreur. Voici la mésaventure de Malek et de sa toute jeune épouse, dans le film de Buster Keaton : *La Maison démontable* (1920). Malek a hérité d'une maison en kit, et entreprend de la monter lui-même. Mais un mauvais plaisant s'est amusé à brouiller les numéros des différentes caisses. Le résultat est étonnant. **6. Extrait de film : B. Keaton, La Maison démontable, 1920.**

Buster comprend alors qu'il ne s'agit pas de construire, mais *d'aménager*, c'est à dire faire de l'espace un habitat à sa mesure : alors, même les entrailles démesurées d'un cargo parti à la dérive peuvent devenir un lieu d'intimité, surtout lorsqu'il s'agit d'honorer le corps par la nourriture, et la présence d'une femme. **7. Extrait de film : B. Keaton, La Croisière du Navigator, 1924.**

Nourriture, affection, affects en tous genres... Les vies minuscules savent faire du taudis une petite crèche. C'est un thème récurrent dans de nombreux films de Charlie Chaplin, et plus que tout autre, celui du film *Le Kid*. **8. Extrait de film : C. Chaplin, The Kid. 1921.**

Si forte est la puissance de l'amour, qu'elle peut même rétablir magiquement les murs d'une maison devenue transparente sous l'effet des bombardements. Dans *Charlot Soldat*, dès que

l'amour apparaît, sous la forme d'une femme compatissante et tendre, la caméra cesse d'être burlesque pour filmer l'intimité amoureuse. **9. Extrait de film : C. Chaplin, *Charlot Soldat*, 1918.**

« Ce n'est pas la maison, qui protège des dangers le nourrisson jeté au monde » – écrit le psychanalyste Patrick Avrane dans son essai *Maisons ; quand l'inconscient habite les lieux*, (Paris, PUF, 2020) – « c'est l'amour qu'elle contient, et les objets en sont la trace ». Objets, et pour les enfants jouets, qui font de la maison un espace éminemment transportable, grâce à une symbolisation affective. Comme le montre ce petit garçon saisi dans les rues dévastées de Londres par la photographe américaine Toni Frissel. **Photo 10 : L'enfant dans la guerre, Toni Frissel, 1941.**

Mais il arrive aussi que la violence de la destruction de la maison ne laisse ni lien ni lieu. Quand tout a disparu, la maison mais aussi les parents, les amis, le pays... alors l'espace n'est même plus représentable, il « cesse d'être évidence, cesse d'être incarné, cesse d'être approprié » écrit G. Perec à la fin *d'Espèces d'espace*. Mandaté par l'UNESCO, le reporter David Seymour (« Chim ») parcourt après la guerre les territoires dévastés de l'Est de l'Europe pour effectuer un reportage sur les enfants. Il y rencontre Tereszka une petite réfugiée polonaise atteinte de troubles mentaux et à qui on demande « Dessine-moi ta maison ». **Photo 11 : Thérèse dessine sa maison (David « Chim » Seymour, 1947. « Children of Europe »)**

Quand tout a disparu, il reste cependant une ultime possibilité : être « *home* » (foyer) l'un pour l'autre. C'est ce qu'exprime le personnage d'Hannah, errant en compagnie de son grand-père, Nonno, dans la pièce de Tennessee William, *La Nuit de l'iguane* (1961) : « Nous nous tenons lieu de maison (*home*) l'un pour l'autre, mon grand-père et moi... Je ne parle pas d'une maison normale, faite de murs (*house*)... Je considère une maison comme étant quelque chose que deux personnes peuvent partager et dans laquelle chacune peut, disons, se loger, reposer et vivre ».

Et c'est aussi la leçon finale de Charlot dans *Les Temps modernes* (1936) : désormais sans toit, sans argent et sans travail, le Charlot-le-chômeur et la gamine fugueuse peuvent encore, à deux, constituer l'un pour l'autre, un « *home* ». **12. Extrait film : C. Chaplin, *Les Temps modernes* 1936.**

Avec cet émouvant finale se termine aussi mon propos.